

I- Les Biens et les Maux :

Commençons par les premières phrases de l'ouvrage, qui servent en quelque sorte de préambule général à l'ensemble : « Quelques objets, par la structure originale de nos organes, produisent immédiatement une sensation agréable et sont, pour cette raison, dénommés des « BIENS » ; tandis que d'autres, à cause de leur sensation immédiatement désagréable, reçoivent l'appellation de « MAUX ».

Selon Hume, il est donc absurde de considérer les « Biens » et les « Maux » comme des concepts, comme des valeurs abstraites ; au contraire, ce sont des sensations, et c'est parce que nous les ressentons de manière empirique, que ce sont des passions. En fin de compte, les passions ne sont pas les conséquences de nos jugements de valeurs, elles en sont au contraire la source. Finalement le « Bien » et le « Mal » pour Hume sont plutôt qualifiables au regard des sensations qu'ils nous procurent : à savoir le plaisir ou la peine.

Développement à partir du sentiment de l'honneur et de l'orgueil : la « mêtis » et l' « hubris » chez les Grecs

Nous pouvons avoir recours aux mythes grecs pour expliciter les implications de cela. Deux notions sont ici intéressantes à définir, la « mêtis » et l' « hubris » ;

La mêtis est l'intelligence au sens large, mais aussi l'art du stratagème voire de la ruse et du mensonge. Dans les mythes grecs, Ulysse en est l'incarnation, lui qui est qualifié par Homère dans l'Odyssée d' « Ulysse aux mille tours ». Il incarne l'habileté intellectuelle au service du Bien et de l'Honneur, mais qui est capable, pour arriver à ses fins, d'utiliser les méandres du mensonge pour leurrer son ennemi. Un des meilleurs exemples est bien sûr l'épisode du Cyclope :

Extrait de l'épisode : L'aveuglement du cyclope

"...je lui reversai du vin de feu ; trois fois je l'en servis, et trois fois l'imprudent le but. Puis, quand le vin lui eut embrumé les esprits, je lui soufflai ces mots aussi doux que du miel : Cyclope, tu t'enquiers de mon illustre nom. Eh bien, je répondrai : mais tu n'oublieras pas le don promis ! Je m'appelle Personne, et Personne est le nom que mes parents et tous mes autres Compagnons me donnent."

A ces mots, aussitôt, il repartit d'un cœur cruel "Eh bien, je mangerai Personne le dernier et les autres d'abord. Voilà le don que je te fais !" Alors, tête en arrière, il tomba sur le dos ; puis sa grosse nuque fléchit, le souverain dompteur, le sommeil, le gagna ; de sa gorge du vin jaillit et des morceaux de chair humaine ; il rotait, lourd de vin.

J'enfouis alors le pieu sous l'abondante cendre pour le chauffer ; j'encourageai de mes propos mes compagnons, afin qu'aucun, de peur, ne défailût. Mais, quand bientôt le pieu d'olivier dans le feu rougeoyant, quoique vert, jeta une lueur terrible, m'approchant, je l'en retirai ; mes compagnons étaient autour de moi ; un dieu nous insufflait un grand courage. Eux, s'emparant

du pieu d'olivier acéré, l'enfoncèrent dans l'œil ; moi, appuyant par en dessous, je tournai, comme on fore une poutre pour un bateau à la tarière, en bas les aides manient la courroie qu'ils tiennent aux deux bouts, cependant que la mèche tourne : ainsi, tenant dans l'œil le pieu affûté à la flamme, nous tournions, et le sang coulait autour du pieu brûlant. Partout sur la paupière et le sourcil grillait l'ardeur de la prunelle en feu ; et ses racines grésillaient. Comme quand le forgeron plonge une grande hache ou une doloire dans l'eau froide pour la tremper, le métal siffle, et là gît la force du fer, ainsi son œil sifflait sous l'action du pieu d'olivier. Il poussa un rugissement, la roche en retentit, nous nous enfûmes apeurés ; alors, il arracha le pieu qu'un sang nombreux salissait de son œil, le jeta loin de lui de ses mains, affolé, et à grands cris héla les Cyclopes qui habitaient dans les grottes des alentours, sur les cimes venteuses.

En entendant ses cris, ils accoururent de partout et, demeurés dehors, lui demandèrent ses ennuis :

"Quel mal t'accable, Polyphème, pour que tu cries ainsi dans la céleste nuit, et nous empêches de dormir ? Serait-ce qu'on te tue par la ruse ou la force ?"

Du fond de l'ancre, le grand Polyphème répondit : "Par ruse, et non par force, amis ! Mais qui me tue ? Personne !"

Homère, *Odyssée*, chant IX, 360-408.

Traduction par Philippe Jaccottet.

La Découverte, 1982

L'Hubris, quant à elle, décrit l'ambition humaine. Elle a de la valeur, en ce sens qu'elle pousse les hommes à se dépasser et à donner le meilleur d'eux-mêmes, mais, selon les Grecs, elle est très pernicieuse car elle amène ceux qui la subissent à commettre des actes barbares et graves et à se croire les égaux des Dieux, tout cela par amour du pouvoir. Dans la mythologie grecque, on peut citer bon nombre de personnages qui ont été châtiés pour ces méfaits ; on s'attardera sur l'histoire du Roi Midas :

Midas était obsédé par le gain et la richesse. Lors d'une fête en son honneur, le dieu Dionysos, pour le remercier, lui permit de faire un vœu et promit de le lui accorder.

Midas alors fit le vœu que tout ce qu'il toucherait se transformerait en or. Son vœu se réalisa, mais lorsqu'il se mit à table, sa nourriture se changeait en or et il ne pouvait rien manger. S'il touchait la tête de ses enfants, ils se changeaient en statue d'or.

Il demanda donc à Dionysos de le délivrer, et celui-ci lui dit que pour cela il devait aller se rouler dans le fleuve Pactole. Ce qu'il fit, et il fut délivré de ce fardeau.

Sollicité pour être juge d'un concours de musique entre Apollon jouant de la lyre et Marsyas jouant de la flûte de Pan, Midas nomma Marsyas comme gagnant. Apollon insulté, se fâche et tue Marsyas et se venge de Midas en l'affublant d'oreilles d'âne.

Pour cacher la chose, Midas porte un bonnet jour et nuit, mais son barbier se rend compte de la situation du roi. Le pauvre barbier ne pouvant garder indéfiniment ce secret, s'en fut près d'une rivière, creusa un trou dans le sable et dit le secret, puis recouvrit le trou afin qu'il ne sorte pas.

Mais des roseaux aux alentours, quand il y avait du vent, répétaient sans cesse "Le roi a des oreilles d'âne".

Le secret de Midas fut donc connu de toute la population, et le pauvre barbier encourut la peine de mort.

Ces histoires sont intéressantes car elles permettent finalement d'explicitier la thèse de Hume sur le Bien et le Mal. Peu important leurs causes objectives, ce qui importe c'est, d'une part, notre jugement sur nos actes et, d'autre part, leurs conséquences.

Prolongement : l'orgueil, l'illusion et la tentation de la vengeance : Pyrrhus dans Andromaque

Pyrrhus, Andromaque, Céphise

Pyrrhus continue.

Madame, demeurez.

On peut vous rendre encor ce fils que vous pleurez.
Oui, je sens à regret qu'en excitant vos larmes
Je ne fais contre moi que vous donner des armes.
Je croyais apporter plus de haine en ces lieux.
Mais, Madame, du moins tournez vers moi les yeux :
Voyez si mes regards sont d'un juge sévère,
S'ils sont d'un ennemi qui cherche à vous déplaire.
Pourquoi me forcez-vous vous-même à vous trahir ?
Au nom de votre fils, cessons de nous haïr.
A le sauver enfin c'est moi qui vous convie.
Faut-il que mes soupirs vous demandent sa vie ?
Faut-il qu'en sa faveur j'embrasse vos genoux ?
Pour la dernière fois, sauvez-le, sauvez-vous.
Je sais de quels serments je romps pour vous les chaînes,
Combien je vais sur moi faire éclater de haines.
Je renvoie Hermione, et je mets sur son front,
Au lieu de ma couronne, un éternel affront.
Je vous conduis au temple où son hymen s'apprête,
Je vous ceins du bandeau préparé pour sa tête.
Mais ce n'est plus, Madame, une offre à dédaigner :
Je vous le dis, il faut ou périr ou régner.
Mon coeur, désespéré d'un an d'ingratitude,
Ne peut plus de son sort souffrir l'incertitude.
C'est craindre, menacer et gémir trop longtemps.
Je meurs si je vous perds, mais je meurs si j'attends.
Songez-y : je vous laisse, et je viendrai vous prendre
Pour vous mener au temple où ce fils doit m'attendre.
Et là vous me verrez, soumis ou furieux,
Vous couronner, Madame, ou le perdre à vos yeux.

II-Le Beau

Dans la section II paragraphe, Hume nous dit : « la beauté, quelle qu'elle soit, nous donne une jouissance et une satisfaction particulières. »

Hume prend donc ses distances avec la conception antique du Beau : dès Platon, la beauté fait partie du monde des Idées, c'est-à-dire des perfections dont l'homme ne peut saisir qu'une faible part, et qui soulève en nous la frustration de ne pas faire partie de la caste immortelle des Dieux. Ainsi, la Beauté est, pour les philosophes antiques, un concept en soi, qui répond à un idéal de proportions et d'harmonie que les Grecs nomment « *summetria* ». Il ne faut pas y voir une simple considération de proportions mathématiques mais plutôt l'idée d'une mesure équilibrée et pleine. Cette forme idéale a été définie pour l'anatomie humaine, pour l'architecture, la poésie, les arts en général. D'où également la définition du fameux « nombre d'or ».

Avec l'apogée de la culture judéo-chrétienne, on a coutume également de relier les notions de Beau et de Sacré.

Plus tard, et de manière patente à partir du XVIII^{ème} siècle, on va se rapprocher de la conception du Beau définie ici par Hume : on va plutôt privilégier l'émotion ressentie plutôt que la considération de critères objectifs respectés avec rigueur. Kant, plus tard, parlera plutôt de « sentiment du Beau » que de « Beauté ». Encore plus tard, avec les Romantiques puis les « poètes maudits », on célébrera le difforme tout autant que l'harmonieux.

Texte de Voltaire :

Beau, beauté

Demandez à un crapaud ce que c'est que la Beauté, le grand beau, le *to kalon*¹ ! Il vous répondra que c'est sa femelle avec deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun. Interrogez un nègre de Guinée ; le beau est pour lui une peau noire, huileuse, des yeux enfoncés, un nez épaté.

Interrogez le diable ; il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes, et une queue. Consultez enfin les philosophes, ils vous répondront par du galimatias² ; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence³, au *to kalon*.

J'assistais un jour à une tragédie auprès d'un philosophe. « Que cela est beau ! disait-il. — Que trouvez-vous là de beau ? lui dis-je. — C'est, dit-il, que l'auteur a atteint son but ». Le lendemain il prit une médecine qui lui fit du bien. « Elle a atteint son but, lui dis-je ; voilà une belle médecine » ! Il comprit qu'on ne peut dire qu'une médecine est belle, et que pour donner à quelque chose le nom de beauté,

il faut qu'elle vous cause de l'admiration et du plaisir. Il convint que cette tragédie lui avait inspiré ces deux sentiments, et que c'était là le *to kalon*, le beau.

Nous fîmes un voyage en Angleterre : on y joua la même pièce parfaitement traduite ; elle fit bâiller tous les spectateurs. « Oh ! oh, dit-il, le *to kalon* n'est pas le même pour les Anglais et pour les Français. » Il conclut, après bien des réflexions, que le beau est très relatif, comme ce qui est décent au Japon est indécent à Rome, et ce qui est de mode à Paris ne l'est pas à Pékin ; et il s'épargna la peine de composer un long traité sur le beau.

Voltaire, *Dictionnaire philosophique* 1764

1 *to kalon* = beau en grec

2 galimatias = propos incompréhensibles

3 archétype du beau en essence = la beauté idéale

Le Beau, un élément déterminant de la passion amoureuse :

Un « topos » de la littérature amoureuse, le coup de foudre :

Ce fut comme une apparition :

Elle était assise, au milieu du banc, toute seule ; ou du moins il ne distingua personne, dans l'éblouissement que lui envoyèrent ses yeux. En même temps qu'il passait, elle leva la tête ; il fléchit involontairement les épaules ; et, quand il se fut mis plus loin, du même côté, il la regarda.

Elle avait un large chapeau de paille, avec des rubans roses qui palpitaient au vent derrière elle. Ses bandeaux noirs, contournant la pointe de ses grands sourcils, descendaient très bas et semblaient presser amoureusement l'ovale de sa figure. Sa robe de mousseline claire, tachetée de petits pois, se répandait à plis nombreux. Elle était en train de broder quelque chose ; et son nez droit, son menton, toute sa personne se découpait sur le fond de l'air bleu.

Comme elle gardait la même attitude, il fit plusieurs tours de droite et de gauche pour dissimuler sa manœuvre ; puis il se planta tout près de son ombrelle, posée contre le banc, et il affectait d'observer une chaloupe sur la rivière.

Jamais il n'avait vu cette splendeur de sa peau brune, la séduction de sa taille, ni cette finesse des doigts que la lumière traversait. Il considérait son panier à ouvrage avec ébahissement, comme une chose extraordinaire. Quels étaient son nom, sa demeure, sa vie, son passé ? Il souhaitait connaître les meubles de sa chambre, toutes les robes qu'elle avait portées, les gens qu'elle fréquentait ; et le désir de la possession physique même disparaissait sous une envie plus profonde, dans une curiosité douloureuse qui n'avait pas de limites.

Une négresse, coiffée d'un foulard, se présenta, en tenant par la main une petite fille, déjà grande. L'enfant, dont les yeux roulaient des larmes, venait de s'éveiller. Elle la prit sur ses genoux. " Mademoiselle n'était pas sage, quoiqu'elle eût sept ans bientôt ; sa mère ne l'aimerait plus ; on lui pardonnait trop ses caprices. " Et Frédéric se réjouissait d'entendre ces choses, comme s'il eût fait une découverte, une acquisition.

Il la supposait d'origine andalouse, créole peut-être ; elle avait ramené des îles cette négresse avec elle ?

Cependant, un long châle à bandes violettes était placé derrière son dos, sur le bordage de cuivre. Elle avait dû, bien des fois, au milieu de la mer, durant les soirs humides, en envelopper sa taille, s'en couvrir les pieds, dormir dedans ! Mais, entraîné par les franges, il glissait peu à peu, il allait tomber dans l'eau ; Frédéric fit un bond et le rattrapa. Elle lui dit :

- " Je vous remercie, monsieur. "

Leurs yeux se rencontrèrent.

- " Ma femme, es-tu prête ? " cria le sieur Arnoux, apparaissant dans le capot de l'escalier.

Flaubert - L'éducation sentimentale - Extrait du chapitre 1 de la première partie

Prolongement : Beauté, désir et jeu de l'esprit :

Tant qu'on désire on peut se passer d'être heureux ; on s'attend à le devenir : si le bonheur ne vient point, l'espoir se prolonge, et le charme de l'illusion dure autant que la passion qui le cause. Ainsi cet état se suffit à lui-même, et l'inquiétude qu'il donne est une sorte de jouissance qui supplée à la réalité, qui vaut mieux peut-être. Malheur à qui n'a plus rien à désirer ! Il perd pour ainsi dire tout ce qu'il possède. On jouit moins de ce qu'on obtient que de ce qu'on espère et l'on n'est heureux qu'avant d'être heureux. En effet, l'homme, avide et borné, fait pour tout vouloir et peu obtenir, a reçu du ciel [de Dieu] une force consolante qui rapproche de lui tout ce qu'il désire, qui le soumet à son imagination, qui le lui rend présent et sensible, qui le lui livre en quelque sorte, et, pour lui rendre cette imaginaire propriété plus douce, le modifie au gré de sa passion. Mais tout ce prestige disparaît devant l'objet même ; rien n'embellit plus cet objet aux yeux du possesseur ; on ne se figure point ce qu'on voit ; l'imagination ne pare plus rien de ce qu'on possède, l'illusion cesse où commence la jouissance. Le pays des chimères est en ce monde le seul digne d'être habité, et tel est le néant des choses humaines, qu'hors l'Être existant par lui-même [Dieu] il n'y a rien de beau que ce qui n'est pas. Si cet effet n'a pas toujours lieu sur les objets particuliers de nos passions, il est infaillible dans le sentiment commun qui les comprend toutes. Vivre sans peine n'est pas un état d'homme ; vivre ainsi c'est être mort. Celui qui pourrait tout sans être Dieu serait une misérable

créature ; il serait privé du plaisir de désirer ; toute autre privation serait plus supportable.

Jean-Jacques Rousseau, *Julie ou La Nouvelle Héloïse* (1761), 6e partie, Lettre VIII, Flammarion, « coll. GF », 1967 .